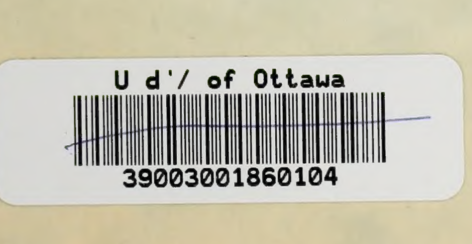
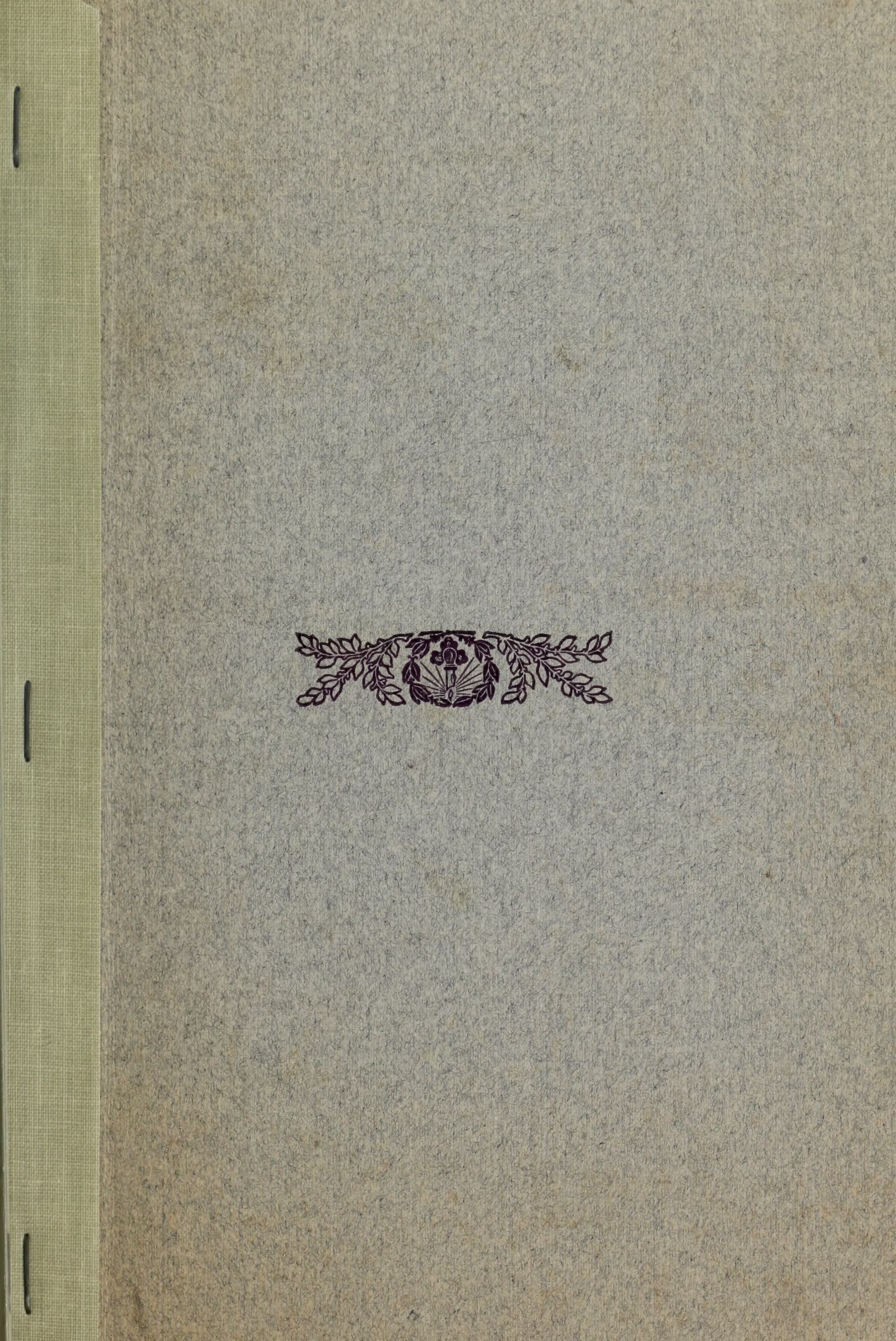

U d'/ of Ottawa
39003001860104



Il a été tiré de cette plaquette 100 exemplaires sur papier Japon Strathmore—numérotés à la presse de 1 à 100

N° 50

Chaque exemplaire porte l'autographe de l'auteur

Henri d'Arles

Conférence
donnée
à
Woonsocket (R. I.)
dans la salle du
C. N. D.
sous la Haute Présidence
de
L'Honorable Aram J. Pothier
le vingt-cinq octobre
mil-neuf-cent-huit

Edition—*ne varietur*



A SON EXCELLENCE

LE TRÈS HONORABLE ARAM J. POTHIER

Gouverneur de l'Etat du Rhode Island

Excellence,

Non,—je n'oublierai jamais ce soir de septembre, où, sans vous connaître encore personnellement, sans vous avoir même jamais vu, je me présentais chez vous pour vous demander une faveur. Quelle audace de ma part, quelle témérité! A la réflexion, je m'étonne d'avoir pu tant oser.

Il est vrai que ma démarche avait des excuses,—et de très bonnes. Je voulais donner, à Woonsocket, une conférence sur un de nos plus grands écrivains. Or, n'était-il pas tout naturel que je songeasse à mettre cette "lecture," à base de sentiment patriotique, sous votre haut patronage?—Que votre humilité ne s'effraie pas de ce que je vais dire! D'ailleurs, l'humilité n'a jamais consisté à ignorer ce dont on est capable, à méconnaître ce que l'on peut valoir.—De tous nos compatriotes des Etats-Unis, vous êtes certainement celui qui nous a toujours fait le plus d'honneur. Votre distinction est telle qu'elle vous a même fait paraître supérieur aux charges, pourtant si éminentes, que vous avez occupées. Les dignités, civiques et politiques, qui vous ont été conférées, empruntaient un lustre nouveau à votre prestige et à votre réputation si intacte. Et le suprême honneur que vous venez de recevoir, par votre élévation à la première Magistrature du Rhode Island, est simplement en harmonie avec vos mérites.

Votre mentalité, tout en s'adaptant, le plus heureusement du monde, aux formes complexes de vie que présente le milieu américain, est toujours restée essentiellement canadienne-française. Et

c'est à bon droit que nous vous regardons comme l'exemplaire le plus "représentatif" de notre race, dans cette Nouvelle-Angleterre, où des destinées, très grandes pour elle, s'élaborent mystérieusement. L'on peut donc s'expliquer que, me proposant d'aller faire une conférence, sur un sujet nous touchant tous de très-près, dans la charmante ville dont vous êtes l'âme, j'aie eu immédiatement l'idée de vous la voir présider. Votre distinction, vos états de service, étaient ma première excuse.

J'en avais une autre, non moins valable, quoique d'ordre plus intime. Vous aviez personnellement connu cet Edmond de Nevers, —qui allait faire l'objet de mon étude;—vous aviez toujours compris et apprécié son talent, resté si romantique, même dans un genre de travaux, apparemment incompatibles avec les dons d'imagination et le sens littéraire. Quand d'autres affectaient de l'ignorer, le critiquaient de haut, vous lui restiez fidèle, vous deviniez la portée lointaine de son œuvre, vous aviez l'intuition de son mérite, de tout ce qu'elle contenait de vues suggestives, d'aperçus féconds, d'échappées sur notre avenir. Eh! bien, tout cela, Excellence,—votre amitié pour de Nevers, votre compréhension de son talent,—ne vous désignait-il pas pour patronner la "première lecture" à laquelle ses ouvrages eussent encore donné lieu?—

On le voit, j'étais suffisamment autorisé, par toutes ces raisons, à aller vous y inviter. Et ma témérité reposait sur des motifs assez sérieux pour me la faire pardonner.

—Comment dirais-je la bonté avec laquelle vous m'avez accueilli? l'empressement que vous avez mis à accepter ma requête?—Ce sont là de ces souvenirs que l'on garde en son cœur, jalousement, et dont on ose à peine parler, tant on craint d'en profaner la fraîcheur.—Je voulais rester chez vous un quart d'heure seulement, pour ne pas trop prendre de vos heures précieuses; et vous m'avez gardé tout un soir,—à me charmer par votre conversation élevée, la délicatesse de vos procédés. Comme j'ai trouvé infiniment hospitalière votre demeure, dont je franchissais le seuil pour la première fois, et dont l'atmosphère a quelque chose qui vous retient et vous captive!

—Au jour et à l'heure fixés pour la conférence, vous étiez là, comme vous aviez promis. Et pourtant, la campagne politique, qui devait se terminer par un triomphe si éclatant pour vous, et pour nous aussi, battait son plein. Vous étiez en pleine ferveur d'élection. Votre candidature,—candidature vraiment "historique,"—au poste de Gouverneur de l'Etat du Rhode Island, vous donnait mille soucis, vous appelait partout. Vous ne vous apparteniez plus, pour ainsi dire. La veille même, Monseigneur l'Evêque de Providence

vous avait envoyé l'invitation de présider une assemblée importante, précisément le vingt-cinq octobre au soir.

Mais votre parole était donnée. Combien j'ai admiré votre exactitude au rendez-vous, en dépit de tous les motifs que vous auriez pu avoir d'y manquer ! Combien je vous en remercie !

Ah ! votre présence m'a été d'un secours extrême. Votre discours de bienvenue—si fin, si exquis,—m'a facilité la voie auprès de mon auditoire. Je sentais mon cœur se fondre et mon esprit se dilater dans le rayonnement de votre personnalité, si éminemment sympathique, d'une distinction si souveraine. Si ma voix a trouvé quelques accents émus, si ma conférence a eu quelque succès, je les dois, pour une grande part, à l'influence heureuse, inspiratrice, qui me semblait venir, émaner de vous.

Je vous en saurai toujours, Excellence, un gré infini. Et c'est avec la gratitude la plus profonde que je vous dédie, maintenant, ce travail, auquel votre souvenir restera toujours, pour moi, si intimement lié.

HENRI D'ARLES

"Au cloître"—quatre novembre
mil-neuf-cent-huit

ALLOCUTION

PAR

M. le Président d'honneur

SON EXCELLENCE

M. LE GOUVERNEUR POTHIER

Mesdames et Messieurs

La grande culture n'est pas l'apanage des peuples nouveaux.

Le colon ou le défricheur ne peut cultiver les arts. Ce n'est que lorsque la forêt a été abattue, que la charrue a creusé le sillon, et que, de ce sillon, est sorti le blé ou la fleur,—ce n'est que lorsque les colons se sont groupés en paroisses, et que plus tard la ville s'est élevée,—qu'un peuple commence à naître à la vie intellectuelle.

La musique du clocher paroissial frappe d'abord son oreille, et cette harmonie réveille dans son coeur des émotions nouvelles. Son âme se dilate alors : il

veut chanter, il veut admirer, il veut aimer, il veut connaître, et pour connaître il lui faut l'école. L'école, c'est le livre,—et le livre fait éclore toutes les aptitudes, tous les dons de ces intelligences, restées jusque là soumises à la fatigue physique.

L'artiste et le penseur apparaissent, et ce peuple prend sa place parmi les peuples policés et créateurs.

Le nôtre est entré depuis un demi siècle dans cette voie,—vigoureux et plein d'espoir. Nous avons des écrivains doués, des orateurs remarquables et des penseurs.

Ce soir j'ai l'honneur de vous présenter un artiste-écrivain très distingué de notre race, Monsieur Henri d'Arles, qui nous parlera du penseur le plus illustre du Canada-français : Edmond de Nevers.

EDMOND DE NEVERS

—LE PENSEUR ET L'ARTISTE—

Monsieur le Président

Mesdames et Messieurs

Il y a, dans l'évangile éternel, un mot que je ne puis me tenir de vous citer.—Aussi bien, l'évangile est toujours de mise sur les lèvres d'un prêtre, encore que ce prêtre parle du haut d'une tribune purement profane, et qu'il ne s'agisse aucunement pour lui de faire un sermon.—Il y a donc, dans l'évangile *surnaturel*, un mot profondément *humain*, empreint d'un scepticisme tout à fait "nature."

Un galiléen vient de rencontrer Jésus, qui l'a absolument séduit, enveloppé d'un de ces longs regards, dont on s'imagine facilement le charme extraordinaire, invincible. Encore tout ébloui du rayonnement qui émanait de cette personnalité supérieure, cet homme fait part de ses impressions à l'un de ses compatriotes, et lui dit tout naivement : "Enfin, nous avons trouvé Celui dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth." Et l'autre de répondre : "Mais, peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon?"

Mesdames et messieurs,—le scepticisme qui vibre dans cette parole antique, se répercute à travers les âges. Par un phénomène psychologique, dont on ne sait s'il n'est pas plus étrange encore que déplorable, nous sommes naturellement portés à douter du mérite, de la valeur des nôtres, de ceux qui sont nés sur le même sol et sous le même ciel que nous, qui ont dans leurs veines le même sang, dans leur esprit la même mentalité.

Et, pour préciser davantage, pour en venir immédiatement à une application particulière,—nous, canadiens, ne sommes-nous pas un peu défiants à l'égard des productions intellectuelles de nos écrivains et de nos artistes? Ne doutons-nous pas que notre patrie d'origine ait jamais donné le jour à des penseurs, et à des poètes, dont le regard se soit ouvert sur la beauté et sur la vérité, pour la chanter et la faire resplendir? N'allons-nous pas murmurant plus ou moins ouvertement le mot du galiléen : "Peut-il venir du Canada quelque chose de bon au point de vue artistique et littéraire?"—

Mesdames et Messieurs,—si tel était, par hasard, notre sentiment, j'espère que nous en changerons, au cours de cette conférence. Car, en vous présentant, ce soir, Edmond de Nevers, comme *penseur* et comme *artiste*, c'est-à-dire en considérant en lui, d'abord l'esprit original et vigoureux, qui a su projeter de nouvelles lumières sur des problèmes ethnologiques infiniment complexes, et ensuite l'artiste, ou l'écrivain, le styliste, en étudiant, pour me servir de ses propres expressions, "sa virtuosité, son habileté à manier les idées et à revêtir le rêve de formes ailées,"—j'espère vous prouver, me prouver à moi-même, que de

notre Canada peut venir quelque chose de bon, de très bon, d'excellent,—et que l'âme canadienne-française sait, aussi bien que les autres, s'éprendre d'idéal et le refléter en des oeuvres remarquables.

LE PENSEUR

Mesdames et Messieurs

Un critique, je ne me souviens plus lequel, probablement Taine ou Sainte-Beuve, a parlé de "familles d'esprits," a vu, dans le monde mystérieux des intelligences, toute une suite de catégories, à l'une ou l'autre desquelles chacune se rapporte nécessairement.

Trop évidemment, ces classifications ne peuvent avoir une rigueur géométrique. Car l'esprit est éminemment ductile, et ne saurait tenir en un cadre absolu. On l'a comparé à une flamme : il en a l'ardeur et l'éclat, et aussi les ondoiements, les sinuosités, les mobilités infiniment capricieuses, et toutefois exquises. On l'a comparé encore, et peut-être plus justement, à un souffle : or, qu'y a-t-il de plus imprécis qu'un souffle, de plus impondérable, de plus fluctuant?—Et donc, si larges, et flexibles, et flottantes, que soient ces catégories dans lesquelles on veut ranger les intelligences, elles sont d'une utilité incontestable pour ce qui regarde la critique littéraire, en particulier. Car elles nous aident à mieux définir l'essence d'un talent, et à "situer" une œuvre à sa vraie place.

Cherchons alors à quelle "famille d'esprits" appartient Edmond de Nevers.

Dès ses années de collège, il était facile de prévoir que de Nevers ne serait jamais homme à s'enfermer en un cadre étroit d'idées et d'horizons.

C'est aux Trois-Rivières que j'entendis parler de lui pour la première fois. Et je me rappelle qu'on me le représenta comme un "*excentrique.*" Or, les personnes qui le désignaient ainsi ne soupçonnaient sans doute pas combien elles disaient vrai, ni tout ce qu'il y avait de psychologie profonde dans leur appréciation.

Prenons, en effet, le mot dans son sens étymologique. Qu'est-ce que c'est qu'être excentrique? Cela veut dire fuir son centre, déborder son cadre naturel. Et un esprit excentrique, c'est un esprit qui n'accepte pas facilement les idées reçues, qui se sent mal à l'aise dans les sentiers battus, et qui s'en va de côté et d'autre, à travers le monde intellectuel, sans trop se soucier de tout ce que la sainte tradition, de tout ce que l'éternelle convention veulent vous imposer de pensées toutes faites.

En ce sens, de Nevers fut certainement un excentrique, et dès ses années de collège. Il aime à faire des fugues hors du programme de cours, vers d'autres langues, d'autres histoires, d'autres littératures. Ce n'est pas qu'il n'étudie les matières qui sont de règle, et qu'il n'arrive bon premier en tout, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine. Mais cela ne suffit pas à son insatiable curiosité, toujours en éveil, et toujours en voyage de découvertes.

Plus tard, quand il aura opté pour une profession libérale et qu'il aura choisi le droit, vous devinez que les chinoiseries de la jurisprudence ne le retiendront guère.

La fenêtre de son étude d'avoué donne sur une rue paisible et ombreuse : c'est par là que son regard s'échappe, et que son rêve s'envole bien loin des bou-

quins jaunis, où les docteurs subtils enseignent comment, sous couleur de légalité, le bon avocat doit toujours se tirer d'affaire, si ce n'est pour le plus grand bien de son client, du moins à son propre profit.

Cette intelligence si libre, si fantaisiste, si aventureuse, cherche pourtant à se spécialiser, se demande quel emploi elle fera de ses facultés rares. Elle se sent des puissances, mais ignore de quel côté les orienter, à quoi les employer pour leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Ce fut, pour elle, la période " critique." Et voici comment, dans une lettre à un ami, de Nevers dépeignait son état d'âme, à ce moment si incertain de sa vie : "Il me faudrait une vie agitée, n'importe de quelle manière ; il faudrait un but cher à ma volonté, mais je suis indifférent à tout, je n'ai plus rien à désirer, et je m'ennuie. Je n'ai pas assez d'énergie pour rien écrire... je n'ai pas rimé un seul vers depuis l'année dernière. Je me sens quelquefois inspiré ; mes pensées me semblent originales. Mais, si je prends la plume, quelque chose me dit : " Pourquoi faire? Dieu n'a-t-il pas donné à chacun un coeur pour chanter ses émotions, ses plaisirs? qui te charge de te faire l'interprète de tes frères? Pourquoi te fatiguer pendant ton court chemin?"—Et alors, dès que je veux les confier au papier, les douces pensées s'envolent, et ne laissent plus qu'une ombre, que je cherche inutilement à fixer?"—

Enfin, lorsqu'après avoir assez longtemps erré au hasard des caprices et des rêves, son intelligence se décide pour l'ethnographie, — assurément elle a trouvé la seule voie qui put lui convenir et pour laquelle elle fut faite. Par toutes les tendances de sa nature et par tous les penchants de son esprit, de

Nevers était, en effet, prédestiné à lire ouvertement dans le grand livre des peuples, et ne devait rencontrer que là la satisfaction de ses instincts intellectuels, si éminemment excentriques, comme nous l'avons vu, si compréhensifs, si curieux de tout, amoureux d'excursions lointaines et souvent périlleuses.

Quelle science est plus étendue que l'ethnologie?—Laquelle embrasse davantage, touche à plus de questions, permet de rayonner vers plus de continents ?—Origine des peuples, leur évolution, leurs langues, leurs littératures, leur politique, leur développement économique, leur histoire, leur avenir : voilà la sphère où elle se meut. Un esprit comme de Nevers devait s'y sentir bien chez lui, et y déployer tout son jeu.—

Or, dans ce domaine incommensurable, où notre auteur ne voulut rester étranger à rien de ce qui concernait les peuples anciens et modernes, son esprit se porta de préférence vers un peuple tout petit, mais dont les destins lui paraissaient grands, entrevus dans la lumière de l'avenir.

Du jour où Edmond de Nevers se voua à ce genre d'études, l'évolution du peuple canadien-français absorba son activité littéraire. Sans doute, sa pensée se promena à travers les formes de vie si variées qu'offrent en particulier les races européennes ; mais c'était pour revenir vers nous, vers son "berceau," chargée de faits, nourrie d'expérience, et pour nous faire profiter de ce qu'elle avait acquise dans ses voyages de découvertes.

S'il alla s'initier, dans les Universités du vieux monde, aux dernières méthodes scientifiques de recherches et de déductions, ce ne fut, en vérité, que

pour mieux s'appliquer à scruter les problèmes touchant notre rôle à jouer sur le continent américain. Toute l'œuvre qu'il a laissée nous frappe d'abord par ce que j'appellerai son unité patriotique : l'amour, le souci du pays natal l'anime d'un bout à l'autre. Ce grand "excentrique" devait, en fin de compte, faire, de sa patrie et de ses compatriotes, l'objet de presque toutes ses préoccupations intellectuelles, et consacrer aux siens le meilleur de son esprit et de son cœur.

En effet, le premier —en date—de ses grands ouvrages a pour titre : L'Avenir du Peuple Canadien-Français. Cela a paru à Paris, en 1896, et forme un volume de 441 pages.

Il semble qu'il ne devait manquer à de Nevers aucune des élégances "fin-de-siècle", comme on disait alors. Car il a eu ce désintéressement, cette espèce d'indifférence, qu'affectent nos dilettantes modernes, à l'égard de leurs propres conceptions. Faisant allusion dans une chronique, qu'il êcrivait, je pense, en 1902, à ce premier essai, il le donne comme une "œuvre de jeunesse". Et, dans une lettre intime, il va jusqu'à dire que c'est une "balançoire".

Ah ! je sais qu'il est du dernier "chic", en certains milieux, de le prendre ainsi de haut avec ses propres rêalisations. Mais je sais aussi qu'il ne faut pas accepter au pied de la lettre ces appréciations sommaires, de mode parmi les raffinés, quand il leur arrive de se "peindre eux-mêmes,"—pour rappeler le roman célèbre de M. Paul Hervieu.

Je le veux bien, "L'Avenir du Peuple Canadien-Français" est une œuvre de jeunesse. L'auteur

n'est pas encore en possession de tous ses moyens ; il n'a pas cette matûrité de jugement qui distingue ses derniers écrits ; il émet des opinions risquées qu'il sera le premier, plus tard, à désavouer. Ainsi, les pages sur l'émigration canadienne aux Etats-Unis ont évidemment été écrites avant que l'auteur eût suffisamment pris connaissance de la portée, de l'étendue de ce mouvement, de sa haute signification sociale. Et, dans l'ensemble, la trame de cet ouvrage n'a pas cette consistance, cette rigueur que l'on est en droit d'attendre d'un produit scientifique. Le tissu en est un peu lâche. Si l'ordonnance générale en est assez bonne, il y a des amplifications d'un tour plutôt déclamatoire, des enthousiasmes poncifs.

Et pourtant, combien, malgré ces défauts inhérents au jeune âge, ce livre est plein de choses ! Comme il fourmille de vues originales !

Il y avait d'abord quelque mérite et quelque audace, à cette époque déjà lointaine, à affirmer ouvertement notre existence comme peuple. Depuis, nous avons pris conscience de nous-mêmes, de notre force, de notre cohésion. Notre littérature même semble vouloir s'empreindre d'un cachet plus personnel et revendiquer son autonomie. Il n'y a pas si longtemps qu'un critique avisé, M. l'abbé Camille Roy, devinait cette tendance, et l'accentuait par une belle conférence sur la "nationalisation de notre littérature". Mais alors, voici quinze ou vingt ans, comme l'idée coloniale, l'idée de dépendance à l'égard de la Mère-Patrie, avait encore, avait autrement d'empire parmi nous !

Or, l'un de nos écrivains proclame franchement notre existence comme peuple. Noble geste, mesda-

mes et messieurs ! Et, je ne puis assez dire tout ce qu'il a contribué à dégager, chez les nôtres, de puissances latentes, à secouer de facultés endormies.

Ce peuple, de Nevers établit, sur des données solides, qu'il est dans un état de transition, et il se demande quel sera son avenir. Pour trouver une solution à ce problème délicat, qui n'avait jamais été posé avec tant de netteté, l'auteur étudie son passé et son présent, il cherche, dans ses antécédents et dans sa condition actuelle, les éléments de sa réponse.

Comme il évoque, en une large fresque, l'histoire de la domination française ! Ces chapîtres sur l'établissement des premiers colons dans les vieilles forêts profondes, leurs alliances ou leurs luttes avec l'Indien, sont d'une saveur extrême, imprégnés des parfums vierges des grands bois, et rendent un son tout vibrant d'héroïsme. L'on a dit, des "Trophées" de Hérédia, que c'était la "Légende des Siècles", en miniature. Or, les pages de de Nevers sur les premiers temps de la colonie, sont comme la transposition, en prose entraînante et pleine de souffle, de la "Légende d'un Peuple," de notre poète national.—Et des aperçus neufs, suggestifs, émaillent cette peinture de nos origines.

Après, vient le récit de notre évolution depuis la conquête anglaise. Cette partie se recommande surtout par de fines satires de nos défauts, de nos mœurs politiques en particulier, le clair signalement des dangers qui nous menacent, et les moyens à prendre pour y échapper. L'auteur ne dissimule aucun des travers qui nous sont particuliers, et que les conditions, au milieu desquelles nous nous sommes développés, ont contribué à accentuer. Par exemple, cette "comba-

tivité", qui, ne trouvant plus à se dépenser dans des luttes contre l'Indien ou contre l'Anglais, demande à la politique son aliment. Tout ce que la politique fait, chez nous, de ravages, ce qu'elle engendre de discussions oiseuses et de haines atroces, ce qu'elle absorbe inutilement de forces vives, ce qu'elle détourne d'intelligences, d'études scientifiques ou littéraires, qui leur seraient infiniment plus profitables, ce qu'elle inspire de *speeches* ronflants et vides, ce qu'elle sacre de grands hommes,—tout cela est finement analysé, exprimé avec une verve absolument délicieuse.—Je voudrais pouvoir citer les admirables pages sur le système éducationnel à renouveler, les considérations sur la langue, sur la musique, les hautes études à cultiver par les sciences et les arts. Que de commentaires précieux de la parole devenue célèbre chez nous : "Emparons-nous du sol !"

Et enfin, ce peuple, dont il a retracé la genèse et l'adolescence, dont il a étudié la crise de jeunesse, l'auteur veut le *situer* dans l'avenir. Or, pour lui, l'avenir du peuple canadien-français est tout marqué, et le voici : L'indépendance est une utopie ; la fédération impériale est une sottise. "Il ne reste, pour le Canada, qu'une solution plus ou moins lointaine, l'annexion aux Etats-Unis".

Non pas la disparition, l'enfouissement dans *cette fournaise*, dont un homme d'Etat canadien a dit qu'était l'union américaine. Une annexion par laquelle nous deviendrions partie intégrante de ce grand pays et obéirions à son hégémonie politique, mais en gardant, certes, notre foi, et aussi notre langue, le meilleur de nos traditions ancestrales, en continuant à nous y développer conformément à notre mentalité

latine, et en y constituant un groupement ethnique distinct.

Voilà, en quelques mots, la conclusion de l'ouvrage. Ne laisse-t-elle pas d'être plausible ? Les événements ont-ils dit leur secret ? A ceux qui verraient dans cette solution une impossibilité métaphysique, ou un malheur qu'il faut à tout prix écarter, je me contenterai de citer ces paroles que me disait, en 1897, au retour d'un voyage dans l'Est américain, un de nos plus éminents Prélats canadiens : "Je ne suis pas prophète, mais tout ce que j'ai vu là-bas,—les progrès accomplis par les nôtres, leur force d'expansion,—me confirme dans l'idée que la jour viendra où la Province de Québec et les états limitrophes de la Nouvelle-Angleterre, unis par les mêmes liens politiques, formeront comme une confédération dans la grande, où l'élément français sera prédominant".—Je n'ai fait que vous exposer brièvement le thème sur lequel de Nevers a brodé. Et si sa thèse n'est pas absolument inédite, il l'a, du moins, rajeunie de fond en comble, envisagée sous des aspects nouveaux, semée de réflexions dont la justesse psychologique est indiscutable. Je ne connais pas d'ouvrage où l'analyse de nos qualités, de nos défauts, soit plus aigüe et pénétrante, où nos aspirations se reflètent mieux.

Dans cette "œuvre de jeunesse" percent déjà cet esprit synthétique, cette originalité de pensée, qui ont eu leur efflorescence la plus belle dans le livre que vous connaissez tous et qui s'appelle : "L'Ame Américaine."

Que ce titre ne nous fasse pas illusion ! Cet ouvrage est la reprise, sous une autre forme, et à un point de vue plus large et plus scientifique, du problème agité dans le précédent.

Vous vous rappelez que celui-ci se ferme sur la prédiction qu'un jour ou l'autre nous ferions partie de l'Union américaine. L'annexion était, pour de Nevers, le terme nécessaire de notre évolution, l'aboutissant normal le plus propre à favoriser l'épanouissement, la réalisation de nos idéaux.

Fort de cette donnée, il étudie maintenant cette grande âme collective qu'est la nation américaine,—âme qui s'augmentera fatalement de l'apport de notre race, et qui, de ce fait, revêtira une modalité nouvelle ;—il l'étudie dans sa formation, son évolution, ses tendances, ses formes à venir. Voulez-vous me permettre une comparaison familière ? Il fait un peu comme une fiancée, déjà promise en mariage, et qui s'applique, au préalable, à connaître le caractère de son futur.

Voici, d'ailleurs, d'après l'auteur lui-même, la formule, et comme la clef de son travail : ''La civilisation américaine représente un courant d'idées, d'aspirations, de sympathies, dont nous subissons fortement l'influence, et dans lequel nous nous défendrons difficilement d'être entraînés. C'est pourquoi il nous importe de voir clair dans son orientation. Un rameau important de notre nationalité s'est déjà implanté au sein de l'Union américaine. Et il me paraît certain, quoiqu'il arrive, que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la question suivante prendra la première place dans nos préoccupations patriotiques : Est-il de notre devoir de contribuer à l'unifi-

cation politique de tout le continent nord-américain, et nous sera-t-il possible, sous le drapeau étoilé, de grandir et de nous développer, sans rien abandonner de ce qui nous est cher, en restant fidèles à nos traditions françaises et catholiques ? A cette question, nous ne pourrons répondre qu'en interrogeant le passé, et en lui demandant ce qu'il contient de promesses ou de menaces pour l'avenir de notre race et de notre foi."—

Ainsi, c'est bien encore le souci de nos intérêts qui guide de Nevers dans cette nouvelle œuvre, menée selon les méthodes les plus rigoureuses, et d'après les procédés de recherches et de déductions les plus perfectionnés.

Quelle différence avec son premier essai, je ne dis pas dans la noblesse de sentiment, qui est, au fond, la même, mais dans la manière de grouper les faits, dans la précision des données, dans la transcendance des aperçus, et dans la ferme sobriété du ton ! L'auteur a vieilli. Mais, ce n'est pas tant l'âge qui lui a profité, que les cours très spéciaux qu'il a suivis, par exemple à Berlin, sous Mommsen, et qui lui ont appris comment il faut traiter l'histoire, de nos jours, et comme quoi, dans l'examen des problèmes ethnologiques, en particulier, "l'esprit géométrique doit passer bien avant l'esprit de finesse,"—pour employer l'expression de Pascal.

Ainsi, dans la première partie, "*Les origines—la vie historique*", l'analyse des éléments essentiels qui ont constitué "l'âme américaine" est à base de documentation savante et fondue. Comme la caractéristique de chacun des groupements, de la fusion desquels devait sortir ce grand tout, est exprimée en

traits incisifs ! L'on ne saurait trop louer tout ce qu'il y a d'érudition concentrée et définitive, en même temps que de sagacité, dans ces chapîtres que Brunetière trouvait les "meilleurs de l'ouvrage." Car oui, le grand critique consacra au travail de de Nevers une longue et minutieuse étude, dans la "Revue des Deux Mondes", s'il vous plaît, laquelle étude a été recueillie depuis dans l'ouvrage intitulé : "Variétés littéraires". Certes, jamais auteur canadien n'avait été à pareil honneur. Ce seul fait prouve assez le mérite de ce livre, si puissamment conçu.

C'est une idée, spéciale à de Nevers, que, si les français fussent restés maîtres du continent, les peuplades indiennes n'eussent pas disparu, mais se fussent civilisées. Cette vue, dont personne, je pense, ne contestera l'originalité, il l'avait déjà émise dans l'"Avenir du Peuple Canadien-Français". Dans "l'Ame Américaine", il la reprend, et lui donne plus d'ampleur et de relief. Je dirai que, dans son premier ouvrage, elle se présente à l'état d'intuition pure, et aussi généreuse. Ici, elle nous apparaît, contrôlée par l'étude, la réflexion, et s'érige presque en axiôme scientifique. Les différences d'attitude, entre les français et les puritains, à l'égard des indigènes, sont parfaitement décrites. L'auteur en tire des déductions que d'aucuns trouveront peut-être assez problématiques. Mais, sa théorie, pour discutable qu'elle soit, a du moins le mérite d'être neuve et d'avoir un aspect brillant.

Ce qui, par contre, ne souffre aucun doute, et ce qu'il montre finement, c'est que la guerre de l'indépendance américaine a eu un motif surtout matériel ; son origine est d'un ordre tout pratique. Les

habitants de la Nouvelle-Angleterre ont commencé à se soulever contre leur Mère-Patrie, parce que le pouvoir royal voulait trop uniquement faire bénéficier le commerce anglais des richesses des colonies.

Et aussi, comme, à propos des puritains, l'auteur remarque finement, en s'autorisant de l'histoire du peuple juif, que l'esprit religieux peut très bien s'allier avec le désir des richesses.

Et donc ce nouveau peuple, une fois appelé à la vie, commence son évolution. Et c'est charmant de suivre de Nevers, dans sa notation des phases diverses par lesquelles passe l'âme américaine, pour se composer une physionomie distincte.

L'élément celtique joue un très grand rôle dans les transformations qui s'opèrent, et refoule de plus en plus au fond des campagnes, ce qui peut rester du primitif noyau puritain. En raison de leur nombre et de leur esprit envahisseur, les Celtes modèlent en partie à leur image l'âme qui s'élabore ici, la baignent de leur couleur. Vous doutiez-vous, par exemple, que "l'origine de la réclame effrénée que les Etats-Unis ont mise à la mode à partir de 1820, était irlandaise ? Que les Irlandais avaient inventé ces tendances à l'exagération, ces procédés outranciers, qui sont devenus l'un des traits caractéristiques du peuple américain?" Et avec quelle ironie l'auteur nous montre-t-il ces mêmes celtes se faire les plus ardents champions de l'assimilation anglo-saxonne, chercher à imposer à tous la langue de leurs persécuteurs ! Un phénomène, peut-être unique dans l'histoire, n'est-ce pas celui de cette race, qui a été battue, asservie, ruinée par l'anglo-saxon, et qui pourtant, dans ce milieu nouveau, s'acharne, par tous les moyens possibles, à

convertir tout le monde au parler de ses tyrans séculaires ? Or, ce phénomène, vraiment extraordinaire, renversant, l'auteur le scrute, et nous en signale le danger.

De Nevers constate cependant — et cela est essentiel à sa thèse—que "l'unification anormale du dernier siècle se heurte maintenant à la réaction des groupes homogènes". Comme ses observations sur la vie américaine ont un tour moins naïf que celles de tant de carnets de voyage. Chaque année, en effet,—c'est la mode,—des touristes européens, plus ou moins teintés de littérature, viennent "découvrir" l'Amérique, et ne tardent pas à communiquer au public leurs impressions. Et il est ordinairement assez amusant, pour quelqu'un qui est du pays, de voir comme ils ont gobé les choses les plus banales, noté les faits les plus insignifiants. On dirait qu'ils ont cru rencontrer ici une humanité d'espèce différente, tant les moindres paroles et gestes des Américains semblent les avoir étonnés. Or, de Nevers, lui, ne tombe pas dans ce ridicule. Il n'a pas ces ébahissements de touriste, tout frais émoulu de sa province, devant des traits de mœurs aucunement expressifs d'une civilisation à part. Entre tant de faits et de manifestations, il sait choisir. Ce qu'il remarque en vaut la peine. Ce qu'il consigne a une valeur représentative.

Quelles considérations magistrales sur la guerre de sécession, ses causes, son objet ! Ah ! voici que cet humanitarisme, que les âmes tendres prêtent si volontiers à Lincoln, est relégué aux calendes, s'en va rejoindre les vieilles lunes ! La cause de cette guerre civile a été beaucoup plus politique que sentimentale. Et l'abolition de l'esclavage ne venait qu'à l'arrière-

plan, dans les préoccupations de l'homme d'Etat qui présidait alors aux destinées de l'Union. Ce que Lincoln a voulu tout d'abord prévenir et empêcher, c'est la scission, le démembrement de la confédération américaine. Cela est irréfutablement établi.

Quels éclairs sillonnent, tout à coup, tel ou tel chapître, illuminent, d'un jour nouveau, les questions les plus débattues ! Par exemple : "depuis la guerre de sécession, il y a prédominance de la libre pensée chez les protestants américains". Cela est d'une absolue vérité. Et voici une autre sentence, qui n'a dû plaire qu'à demi à Brunetière, mais qui, en revanche, devait faire les délices de Tardivel : "En résumé, aux Etats-Unis, quoi qu'en disent les *optimistes*, (et Brunetière n'était-il pas du nombre ?) les religions sont en décadence". C'était bien la pensée de Tardivel, mieux renseigné là-dessus que l'illustre critique.

Il faudrait un long temps pour bien exposer les mérites divers de "l'Ame Américaine". Comme documentation seulement, cela est d'une valeur peu commune. De Nevers n'a reculé devant aucune tâche, si ingrate qu'elle fût, pour donner à son livre ces inébranlables assises que constituent les faits et les chiffres. On est, à la fois, surpris et édifié de voir un esprit comme le sien, d'un tour si littéraire et si romantique, aligner des statistiques, non moins arides que précises, entasser des chiffres, dresser des bilans. Le souci de l'exactitude dans l'information n'a jamais été poussé plus loin. Bien des chapîtres sont dignes d'un élève de l'Ecole des Chartes par la conscience et la sûreté de leur érudition. Et quelle acuité aussi dans l'observation ! J'apprécie particulièrement ses remarques sur le journalisme américain, les univer-

sités américaines, etc. Ce que "l'Ame Américaine" suppose de labeur effrayant, on le devine. L'auteur lui-même s'en est expliqué à un ami : "Pour arriver à publier 700 pages, j'ai dû en écrire plus de 6000.— J'ai consulté plus de deux mille ouvrages. J'ai dépensé ce qui me restait de forces. Car ma santé est maintenant compromise à tout jamais. Je suis dans la dernière période du mal qui doit m'emporter. Mais je ne regrette rien !"

La conclusion de cet ouvrage, peut se résumer ainsi : "Deux langues, en dehors de l'anglais, survivront en Amérique, le français et l'allemand. Le vingtième siècle va trouver, principalement dans l'Est et dans l'Ouest, des groupes homogènes fiers de leur passé, désireux de ne rien abandonner de leur héritage ancestral, décidés à cultiver leurs aptitudes héréditaires et les langues qui en sont les canaux de transmission. Un jour viendra où la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis aura disparu, où l'Amérique du Nord ne formera qu'une seule et vaste république ; et nous avons l'ambition de constituer dans l'Est un foyer de civilisation française qui fournira son apport au progrès intellectuel, à la moralité et à la variété de l'Union".—

Voilà l'idée qui se dégage de ce livre que Brunetière appelait "l'un des plus intéressants qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique". J'allais dire voilà le rêve de de Nevers. Il a consideré attentivement tous les éléments qui bouillonnent au sein de cette "fournaise ardente" qu'est la nation américaine. Des groupements primitifs, les uns sont en train de disparaître ; d'autres ont subi une élaboration qui leur a donné comme un caractère nouveau. Les Cel-

tes sont les plus forts pour pousser à la fusion les contingents étrangers. Parmi ces derniers, il y en a qui courent au devant de l'assimilation, qui l'appellent de tous leurs vœux ; d'autres, au contraire, y résistent, sont assez solidement bâtis pour ne jamais se perdre dans le grand tout. L'auteur entend, par là, les Allemands et les Canadiens-français. Les Germains et nous préparons donc l'avènement de ces "frontières morales qu'établira la diversité des idiômes au sein de la grande République". Nul ne peut affirmer que ce soit là une utopie ni que nos arrières-neveux n'en verront la réalisation. Car tout va vite, surtout de nos jours. Et les événements peuvent tout à coup se précipiter, et prendre la tournure que notre auteur considérait comme inévitable, et aussi comme bienfaisante pour notre nationalité. Il avait sans cesse devant les yeux l'exemple de la Suisse, où trois races, politiquement unies, vivent en l'harmonie la plus parfaite, tout en parlant chacune leur langue et en gardant leurs traditions respectives. Et il prévoyait, pour notre avenir, un état de choses similaire. Est-ce qu'aussi, dans bien des Provinces de France, reliées à un pouvoir central, ne se parlaient pas des langues particulières, sans que cela nuisît, le moins du monde, à l'unification sur les questions d'ordre général ou affectât le vrai patriotisme?

Quoiqu'il en soit, mesdames et messieurs, nous avons assez vécu dans la compagnie d'Edmond de Nevers, assez fréquenté ses œuvres principales, pour savoir à quoi nous en tenir sur la nature de son intelligence, et dans quelle "famille d'esprits" le classer.

Il était éminemment intuitif, il appartenait à la grande lignée des voyants, des penseurs. Il a enrichi ce domaine de l'ethnologie, qu'il a cultivé surtout, de contributions précieuses et qui resteront. Ses ouvrages ne se recommandent pas seulement par leur érudition solide, mais encore par les aperçus philosophiques qui, à chaque instant, sortent de l'exposé des faits et des situations, en expliquent la portée lointaine.

L'historien se contente de raconter. Mais un ethnologue, comme de Nevers, fait bien davantage. Sous les mouvements qui agitent plus ou moins confusément les peuples, il découvre des lois éternelles, étudie le jeu d'influences spirituelles, qui opèrent à l'insu des masses,—forces mystérieuses et inéluctables, que les anciens nommaient le *mens agitat molem*, et que nous appelons Providence. Il prédit le terme final auquel une évolution, à peine sensible à un œil ordinaire, doit aboutir. Il devance les temps. Il ne sait pas seulement synthétiser, en phrase lapidaire, toute une série de phénomènes, comme lorsqu'il dit que, tandis qu'en Europe "la tolérance a frayé la voie au scepticisme moderne", en Amérique, "l'intolérance religieuse a été une force créatrice." Mais, pénétrant profondément dans l'essence du présent, il y saisit le germe d'évênements futurs, il annonce ce qui sera, il a quelque chose du prophète.

Des esprits de cette trempe rencontrent rarement un succès immédiat. Ils précèdent trop leurs contemporains pour que ceux-ci les apprécient à leur juste valeur. Ce sont des éclaireurs, des voyants. Ils vont là où les portent les quatre vents de l'esprit. D'être incompris, de leur vivant, ne trouble pas leur

belle sérénité. Ils comptent sur l'avenir, la gloire future leur envoie déjà ses reflets. Ils se consolent d'être inconnus ou méconnus aujourd'hui, dans la certitude absolue des revendications du lendemain.

Oui, de Nevers fut un penseur. Et il me paraît que, dans la famille des grands esprits, il a des affinités toutes particulières avec un Montesquieu, un Tocqueville, un Fustel de Coulanges.

L'ARTISTE

Mesdames et Messieurs

Penser est un don. Ecrire est un art. C'est même un art transcendant à tous les autres. Ecrire, c'est-à-dire refléter son être intérieur en des vocables, —faire ce que fait Dieu,—engendrer son verbe, donner l'âme, son âme à soi, à des mots, et,—cette matière qui est à l'usage de tous, la ciseler pourtant en finesse et en beauté, quoi de plus grand, quoi de plus difficile aussi !

Qu'est-ce que l'art? La transposition, en splendeur, d'une idée. Le beau est la splendeur du vrai, c'est le vrai revêtu de ses harmonies, de ses rayonnements essentiels. Ecrire est un art, parce qu'il prend l'idée dans son abstraction immatérielle, et qu'il la dégage de sa subtile enveloppe, et la concrétise en une forme vivante et lustrée, souple et diaphane, et la rend en quelque sorte tangible.

Oh ! que Lamennais a eu raison, dans son merveilleux ouvrage sur "l'Art et le Beau," de donner au style la prééminence sur tous les arts ! On ne pourra jamais, non plus, trouver trop ridicule l'entre-

prise de ce monsieur qui prétendait "enseigner l'art d'écrire en vingt leçons."

Un très haut penseur peut rester toujours médiocre écrivain. Et, par contre, une forme de style, chatoyante et constellée, peut ne voiler que des pensées banales. Pourtant, il est assez rare de rencontrer un très bon écrivain, chez qui le don de penser ne soit à la hauteur des facultés artistes. On dirait que ce que l'on appelle la forme est inséparable du fond, qu'elle le présuppose. C'est bien, d'ailleurs, ce que semble affirmer Aristote, dans sa Rhêtorique. L'inverse n'est pas nécessairement juste. Car, une pensée originale et forte ne s'exprime souvent, chez bien des personnes, qu'en vocables imparfaits.

Ceci posé—comment de Nevers a-t-il entendu et pratiqué "l'art d'écrire"?—

Il faut admirer d'abord la pureté bien française de sa langue. Et ce mérite, chez lui, est d'autant plus grand qu'il écrivait aux plus beaux jours de l'école décadente, alors que bien des "jeunes" se faisaient gloire d'inventer des vocables, et, sous couleur d'élargir les vieux cadres, les brisaient absolument, sabraient toute syntaxe. Notre auteur, lui, s'est toujours gardé de ces excès, qui n'ont eu d'ailleurs d'autre résultat que de faire éclore des œuvres inintelligibles, jurant, par leur obscurité, avec la qualité maîtresse de notre langue, qui est d'être limpide. Ou encore, ces excès mêmes, peut-être, par la lassitude qu'ils engendraient, ont amené un retour du goût public vers la simple et claire littérature.

Quand je loue de Nevers d'être resté dans la saine tradition française, je n'entends pas insinuer qu'il en soit resté au XVIIe. Oh ! que non pas ! S'il y a une

idée fausse, dans l'instruction littéraire qui nous est donnée au Canada, c'est bien celle qui prétend que notre langue s'est cristallisée sous Louis XIV, avec tous nos grands génies, et que l'élaboration que son essence a subie, depuis, est à méconnaître, à rejeter. Mais quoi ! La langue française n'est-elle pas une langue de vie? Vivante, n'évolue-t-elle pas avec le peuple qui la parle? Et, de même que nos façons de penser et de sentir ont revêtu des modalités nouvelles, ainsi a varié leur mode d'expression.

Or, de Nevers est bien moderne, très au courant des dernières acquisitions de la langue, des plus récentes inventions verbales.

Si c'est déjà beaucoup d'écrire une langue avec correction, avec pureté, cela ne suffit pourtant pas pour constituer, à proprement parler, l'écrivain.

Tout homme qui sait sa grammaire peut écrire avec pureté, et pourtant les grammairiens ne furent jamais ce qui s'appelle des écrivains. On peut connaître par cœur toutes les règles de la Rhétorique, sans être, pour cela, un orateur. Et de même, on peut posséder sa grammaire sur le bout de ses doigts, et ne produire jamais que de pauvres essais incolores. L'art d'écrire, comme l'art oratoire, suppose ce "je ne sais quoi" qui ne se définit pas, et qui est pourtant très réel.

"Barnave, tu n'as pas de divinité en toi," disait Mirabeau, à son collègue, qui était un merveilleux rhéteur, mais seulement cela.

Or, l'orateur ou l'écrivain-né est, au contraire, celui qui a une "divinité en lui", le *mens divinior*, puissance mystérieuse, dont les opérations sont tout à fait incompréhensibles.

Comment se fait-il qu'avec les mêmes mots précisément, l'un produise de la beauté, et l'autre rien?—Et comment expliquer également qu'avec les mêmes pinceaux et les mêmes couleurs, l'un réalise des œuvres divines et l'autre des barbouillages?—

Qui nous dévoilera ces mystères, que l'on pressent et que l'on constate, mais qui nous confondent? Qui nous dira ce qu'est, essentiellement, l'art d'écrire, en particulier?—

Or, ce "je ne sais quoi" d'indéfinissable qui constitue l'écrivain, qui lui fait trouver des "mots d'éternité" comme dit si bien M. Emile Faguet à propos de Pascal, le rend apte à frapper des sentences en une forme personnelle et définitive,—ce quelque chose qui ne s'explique pas, que le ciel donne en naissant,—et qui n'est pas le même chez tous,—de Nevers le possédait.

Et voici quelques unes de ses caractéristiques : d'abord, l'abondance.—Cela coule de source. Joubert, analysant, par le menu, ses facultés intellectuelles, dit avec une certaine mélancolie, quelque chose comme ceci : "J'ai beaucoup d'idées, mais trop peu de formes de phrases." Certes, de Nevers n'a sans doute jamais pensé à exhaler pareille plainte ; chez lui, les phrases se succèdent nombreuses.

Dans ses premiers écrits, elles naissent même avec une facilité que l'on peut qualifier d'excessive. Et le ton général de sa première manière rappelle un peu l'amphase déclamatoire de Jean-Jacques Rousseau.

Le souffle en est puissant, mais libre, désordonné; la couleur trop vive. Il y a là une force insuffisamment contenue, et qui perd de sa valeur en se disper-

sant et en se répandant trop volontiers. C'est la poussée violente en plein sol vierge.

Plus tard, cette générosité native se soumettra à un frein qui en régularisera le mouvement d'expansion et en centuplera aussi la portée. Le goût s'affinera dans l'étude et la fréquentation des modèles. Le mot serrera de plus près la pensée. De Nevers en arrivera à cette forme superbe, qui fait de la lecture de son "Ame Américaine" un délice."

Comme ce style a de fermeté nourrie et de belle sobriété!—Ce n'est pas la sécheresse, mais la concision. On sent de la vraie richesse sous ces airs de simplicité. L'ardeur juvénile s'est concentrée et donne à la phrase une allure de vie intense et contenue.

De Nevers a été un grand musicien.—Et je rappelle que Jean-Jacques Rousseau, Lamennais, Sully-Prudhomme par exemple, furent aussi, à tout le moins, des passionnés de musique. Et qui sait si tout écrivain n'est pas nécessairement mélomane ? N'y a-t-il pas d'intimes affinités entre la musique et le style ?—De Nevers était donc musicien. Il adorait Chopin, en particulier. Et c'était ravissant de l'entendre exécuter l'un ou l'autre de ses préludes. Il entrait alors en une sorte d'extase.—Or, son sens de l'harmonie se révèle dans le bel équilibre de sa phrase et le choix du vocable. Je cueille, au hasard, quelques-unes de ses expressions. Par exemple, il parle de "cet éternel rêve, fait de mélancolie et de regret, qui flotte au fond des âmes pour toutes les choses disparues ?" Et encore : "Le Canada-français perd de cette attraction unique qu'exercent les patries bien définies et fermées". Qu'admirer le plus dans cette

sentence, de sa justesse ou du tour que l'écrivain lui a donné ?

Et encore : "Ce qui nous charme le plus dans les vers, ce ne sont pas toujours, ce ne sont pas seulement les pensées qu'ils nous communiquent ou les rêves qu'ils nous confient ; ce n'est pas tant le sens des paroles que le murmure qu'elles roulent : c'est ce chant obscur, cette incantation mystérieuse qui semble venir de derrière les mots, qui évoque de vieux souvenirs, fait vibrer en nous des fibres secrètes, et nous berce délicieusement, comme des accords mineurs d'une musique entendue dans le lointain".

Douter du sens harmonique de celui qui a modulé une si musicale période, serait folie.

Entendez-le encore nous dire : "Quand je songe au passé de notre peuple, il me semble que j'entends frémir, au fond de l'âme canadienne, toute une germination mystérieuse, et je me dis qu'un monde latent de poésie, d'art, de grandeur intellectuelle, de noblesse morale, est là qui demande à prendre un libre essor, qui aspire au soleil et à la vie".—N'est-ce pas qu'on est comme emporté par le large souffle d'inspiration qui anime cette prose d'un lyrisme si intense ? J'ai dit, tantôt, que de Nevers se serait gardé de renier l'apport des tout derniers siècles au renouvellement continu de la langue. Trop intelligent pour voir dans la langue française un fossile, et trop de son temps pour n'en pas adopter les plus récents vocables, pourvu que l'autorité académique les eût sanctionnés, il s'est encore montré moderne en ceci, même, que son style, très personnel, porte le cachet de notre époque, ne retarde aucunement.

Il me serait facile d'extraire de son œuvre des

citations assez longues, lesquelles, mieux sans doute que tous mes développements, vous prouveraient son mérite comme écrivain. Mais je vous ai retenus longtemps déjà, et je craindrais, en insistant davantage, d'abuser de votre attention. Toutefois, qu'il me soit permis, avant de clore notre étude, de vous mettre sous les yeux un ou deux exemplaires de la maîtrise de de Nevers en fait de style.

Il annonça d'abord une prédilection très marquée pour la couleur. Et son "Avenir du Peuple canadien-français" est même en teintes un peu chargées.

La culture qu'il se donna eut le bon effet d'atténuer sa palette, et de renforcer une qualité essentielle chez tout artiste,—le dessin.

Comme, dans "l'Ame Américaine" le contour est plus net, la ligne mieux arrêtée ! Et tout s'enlève en demi-tons discrets, qui séduisent le regard, sans le fatiguer ni l'éblouir. Le plus souvent même, ici, dans la première partie surtout, l'auteur échange volontiers le pinceau pour le burin. Il ne peint plus, il cisèle le bronze, il l'assouplit et le fouille. Il y a là, en effet, toute une galerie de bas-reliefs, dans lesquels ressortent, en vigueur, toutes les portions d'humanité qui travaillèrent, plus ou moins consciemment, à la genèse de ce monde nouveau.

Entre ces petites merveilles d'art, j'en veux choisir une, où la physionomie si particulière du puritain est comme médaillée :

"On peut, en quelques traits, résumer le caractère puritain, car chez eux ni les élans de l'esprit, ni les impulsions du cœur n'avaient libre jeu ; tout dans leur vie était soumis à une discipline inexorable ; chacune de leurs paroles, chacun de leurs actes, chacun

de leurs gestes était réglé et réglementé ; ils étaient ce que les avaient faits la doctrine de Calvin et leur hérédité anglo-saxonne, sobres, austères, pieux, énergiques, patients, intéressés, âpres au gain, fanatiques. Les quelques rares penchants, auxquels ils livraient leurs âmes, étaient violents en raison de leur concentration même. Ils possédaient surtout cette force, qui plus que toute autre, assure aux peuples la prééminence et aux individus le succès, la force de la volonté. Ils avaient apporté d'Angleterre les institutions du gouvernement local, et emprunté à la bible des formes théocratiques de vie en commun ; des traditions anglaises et des préceptes israélites, ils tenaient l'amour et le respect de la fortune. Ils ne demandaient à la vie ni ses jouissances ni ses sourires, car ils étaient convaincus que cette terre est une vallée de larmes ; aussi leur histoire est-elle généralement sombre, et n'offre-t-elle rien de ce caractère idyllique, qu'on aurait pu s'attendre à trouver dans des établissements agricoles où régnait une grande pureté de mœurs".

Mesdames et messieurs,—cette chose, qui a le charme et la beauté d'une médaille antique, je voudrais la voir inscrire, en lettres d'airain, sur le socle du monument fameux où Saint-Gaudens a synthétisé le puritain. Elle complèterait, il me semble, l'œuvre du sculpteur, ou plutôt en dégagerait la profondeur psychologique.

Et ce profil de Washington, que je désire du moins vous laisser entrevoir : "On a dit du fondateur de la République américaine qu'il n'avait pas montré de qualités extraordinaires comme général, qu'il n'avait remporté aucune de ces victoires qui font

époque dans la vie d'un peuple. Mais l'armée qu'il commandait n'était ni aguerrie, ni dévouée, ni soumise ; il en a tiré tout le parti qu'il était humainement possible d'en tirer. Il a su temporiser, lasser l'ennemi et attendre son heure. C'est vis-à-vis de ses compatriotes surtout que sa stratégie s'est exercée. C'est contre l'égoïsme, l'apathie, l'esprit d'indiscipline et l'instinct particulariste des Américains, qu'il a eu principalement à lutter. Une grande part des succès obtenus par Washington a été due sans doute à ce qu'il n'a pas cru au désintéressement des masses. J'ajouterai, bien qu'il m'en coûte, que Washington a peut-être également assuré la durée de son œuvre et les destinées de sa patrie en ne croyant pas à l'abnégation des peuples ou des gouvernements.... Cette santé morale parfaite, cet équilibre mental supérieur, que rien ne pouvait ébranler, dont Washington donna des preuves toute sa vie."

Quelle finesse et quelle fermeté de touche ! Le héros gagne à être débarrassé de la légende qui le magnifie, le situe presque hors nature, et ramené aux proportions de la vie réelle et de la vérité historique. Combien d'autres preuves pourrais-je vous apporter de la virtuosité d'Edmond de Nevers, de la belle facture dont il sait revêtir sa pensée !

CONCLUSION

Monsieur le Président

Mesdames et Messieurs

Voici que j'achève cette conférence, dont l'unique objet était de définir le "genre d'esprit" d'Edmond

de Nevers et de vous donner quelque idée de sa "manière" comme écrivain. Je vous ai seulement parlé de ses œuvres principales. Et vous en avez admiré, je pense, l'unité patriotique, l'acuité d'observation, la richesse suggestive, la bonne tenue littéraire. Il a laissé d'autres ouvrages, par exemple, une traduction des "Etudes sur les Etats-Unis," de Matthew Arnold, assez élégamment faite pour que l'on croie lire, plutôt une œuvre originale que la transposition en notre langue d'une pensée étrangère ;—aussi un roman inédit : "L. B. Z. Chamard, l'illustre tribun canadien ;" —où le psychologue exerce à nouveau ses rares qualités de perception au mouvement de notre vie nationale et à la notation de nos mœurs judiciaires et politiques.—L'analyse de ces dernières œuvres nous entraînerait trop loin, et ne ferait d'ailleurs que nous confirmer dans la haute idée que nous avons dû nous faire de ce *penseur* et de cet *artiste*.

Dans un petit poème italien, que de Nevers a lui-même traduit, et inséré, d'une main tremblante, en son carnet intime, se trouve un vers bien mélancolique, et où notre ami devait voir un reflet de son propre état d'âme :

Quand je serai mort et que tu viendras
Chercher ma croix au cimetière,
Dans un coin ignoré tu la trouveras peut-être,
Et mille fleurs seront nées autour d'elle.
Cueille alors pour tes blonds cheveux
Les fleurs nées dans mon cœur,
Ce sont les poésies inspirées que je n'ai pas écrites.

—"Les poésies inspirées que je n'ai pas écrites".—

Ah! que d'œuvres encore il avait conçues, il avait pensées, qu'il savait qu'il ne pourrait jamais écrire ! Que de rêves intellectuels il caressait, sans espoir de les réaliser jamais ! Il était à cet âge où l'on peut se promettre un long avenir de labeur et de joies fécondes, et déjà il se sentait irrésistiblement emporté vers les régions d'où l'on ne revient pas. Les anciens disaient : "Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux." Peut-être est-ce, en effet, un privilège de s'en aller, quand on a l'âme encore pleine d'espoirs et de rêves, quand l'esprit entrevoit de riches moissons, avant le déclin des facultés, la déchéance de l'être—toutes choses qui sont comme le triste prélude de la désagrégation finale.

Mais ceux qui restent doivent verser des soupirs et des regrets en voyant partir prématurément ces frères, tout brillants de promesses, et de qui l'on pouvait tant attendre. Et ce n'est pas sans un attendrissement mélancolique que j'ai essayé d'évoquer devant vous ce soir, mesdames et messieurs, la douce figure de cet Edmond de Nevers, trop tôt ravi aux lettres canadiennes-françaises.

Des regrets ! Des soupirs ! Ah ! il en montait aussi de son âme, à lui, lorsqu'il entendait retentir, toujours plus près, non pas, cette fois, "les accords mineurs d'une musique perçue dans le lointain," mais son propre glas funèbre. Et sa tristesse s'est épanchée en ce chef-d'œuvre qu'il a intitulé :

—In via mortis—
—Sur le chemin de la mort—

"O vous, foules nombreuses des morts qui dormez sous le vert manteau de la terre, je viens à vous avec un corps plein de chaleur et de vie, avec des yeux qui rient et qui pleurent, un cœur fait pour

l'amour, un cerveau sans cesse traversé de pensées dont le rayonnement rapide fait pour moi le jour.—

Le flot de ma vie s'en va vers vous, mon Dieu ;—bientôt je voyagerai entre les rives sans fin de l'immense éternité.—

"Morts, qui dormez sous mes pieds, avant longtemps, sans doute, j'arriverai au milieu de vous, nu, dépouillé de toutes les vanités de la vie, de sa lumière, de sa puissance, de ses désirs terrestres, de ses haines mesquines, dépouillé des trésors et de l'or que j'ai réunis pendant une heure, dépouillé même de cette demeure de chair.

Ames immortelles, dont les corps fragiles reposent sous ce gazon, bientôt je vous suivrai"....

Comment ne pas admirer la sincérité d'accent et le rhythme de ce chant d'adieu? C'est une gemme sombre,—une fine et précieuse améthyste de deuil,—à sertir avec le "*Souvenez-vous des morts*" ou "*L'hymne des morts*" de Lamennais.

En vous le citant, les deux vers, si magnifiquement frappés, d'Alfred de Musset, me reviennent :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots

Cet "*in via mortis*" est un "pur sanglot"—sanglot atténué, attendri par les surnaturelles intuitions, par tout ce que la croyance antique met dans l'âme de douce certitude,—et, à cause de cela précisément, d'autant plus "beau", d'autant plus "immortel."

La profondeur de ses regrets n'empêcha pas, en effet, de Nevers d'accepter son destin avec une résignation toute chrétienne. Et, c'est les traits empreints de cette sérénité majestueuse, que donne la soumission à la Providence divine, qu'il s'est acheminé à travers l'allée des tombeaux. La Providence, il en avait toujours reconnu l'action dans l'histoire, dans l'évolution des peuples, dont il avait fait l'objet de ses

méditations de penseur. Il n'eût aucune peine à subir celui de ses décrets qui vint l'atteindre personnellement, et l'arrêter tout net, et pour jamais, dans sa carrière d'écrivain. Aussi a-t-il mérité de voir ses dernières heures bercées au murmure de ces "*novissima verba*", si poétiques, si suaves, et qui portent si facilement l'âme vers l'éternité.

Mesdames et messieurs, la figure d'Edmond de Nevers ne m'apparaît jamais seule. Son souvenir ne revit pour moi que mêlé à celui de sa sœur, de sa douce Evangéline, qui le comprenait si bien, qui devinait ses pensées, partageait ses rêves idéals.

Elle était artiste aussi, musicienne de génie. Quand la maladie eut terrassé son frère, elle s'en fit, plus que jamais, la compagne, la consolatrice. Elle veilla sur ses jours, tout comme un ange. Et lorsqu'il s'en fut allé, elle le suivit de bien près. On eût dit que l'âme du frère, en s'envolant, avait déraciné l'âme de la sœur. Ces deux esprits affinés n'ont pas tardé à se rejoindre par delà la vie.

Et désormais,—pour finir par un souvenir classique, bien permis en un sujet où nous avons traité littérature—désormais, tous deux inséparablement unis, se promènent et vont par les Champs Elysées, attentifs aux harmonies éternelles dont ils ne percevaient ici-bas que l'écho affaibli,—le regard ouvert sur la Beauté essentielle et sur le Principe Infini de tous les arts.

Notules

Notules

De la "Tribune" de Woonsocket,—luudi 26 octobre 1908.

La conférence donnée hier soir au Cercle National Dramatique avait attiré une bonne partie de l'élite de notre population. On remarquait aussi la présence de M. et Mme Abraham de Nevers de Central Falls, de Mlle de Nevers, de MM. Ernest, Edouard, Wilfrid, Arsène, et Lorenzo de Nevers, de Madame Guillaume Boivin, de Montréal, et de sa jeune fille ;—de Madame C. J. Malloy et de Mademoiselle de Sales Laterrière, de Fall River ;—M. le Dr. et Mme A. Fortier, de Pawtucket, le Dr. H. C. Boucher de Central Falls et Madame Boucher. MM. les abbés J. S. Fortin et H. DeFoy de Ste. Famille et H. J. Mailloux de Mapleville,—M. l'abbé Renaudet, Aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie, et M. l'abbé Emile Gauvreau, de Washington, D. C. rehaussaient aussi par leur présence l'éclat de cette soirée.

L'hon. Aram J. Pothier, candidat au poste de gouverneur de l'Etat, présidait la soirée ; Madame Pothier-née Françoise de Charmigny, assistait. Un joli programme musical fut exécuté.

Mlle Christiana Caya exécuta au piano l'"Alouette" de Balakirew et "Humoresque" de Baker Grondahl.

M. Lorenzo de Nevers, de sa voix sympathique, chanta "Marine" de Edouard Lalo, et en rappel : "Vous aurez beau faire et beau dire".

Mlle Nativa Mandeville, la jeune virtuose de Central Falls, chanta de façon ravissante "Sévillana" de Massenet et fut vivement rappelée ; Mme H. C. Boucher, de Central Falls, accompagnait au piano. Mlle Christiana Caya, accompagnée par Mme Boucher, rendit avec expression "Herodiade"—air de Salomé—de Massenet, et fut fort applaudie.

Un délicieux morceau de violon, la "légende de Vienawski", fut donné avec beaucoup d'art par Mlle Dora Boucher, avec accompagnement de piano par Mme H. C. Boucher.

M. Lorenzo de Nevers se fit encore entendre dans "Herodiade"—vision fugitive—de Massenet, et, pour terminer, Mlle Mandeville dit, avec ce charme qui lui est particulier, "Je veux vivre dans un rêve"—Roméo et Juliette—de Gounod.

Henri d'Arles a parlé de l'écrivain canadien, Edmond de Nevers. Il a fait surtout ressortir ses qualités de penseur et d'artiste. Nous sommes heureux de publier ce précieux travail.

De "l'Indépendant", de Fall River,—26 octobre 1908.

UNE BELLE CONFERENCE SUR FEU EDM. DE NEVERS

Woonsocket, R.-I., 26.—Hier soir, dans les salles du Cercle National Dramatique, on a assisté à une conférence de Henri d'Arles, de Fall River, sur "Edmond de Nevers—Le penseur et l'artiste".

Dans l'assistance, qui était nombreuse et distinguée, on remarquait des personnes venues de Providence, Central-Falls, Fall River. etc.

Le savant conférencier fut présenté à l'auditoire par l'honorable M. Aram J. Pothier, président de la soirée, dont le bijou de discours fut très applaudi.

La conférence de Henri d'Arles a été d'un puissant intérêt du commencement à la fin, et l'auditoire a appris à connaître Edmond de Nevers comme penseur et artiste, ce qu'il était à un haut degré.

Les membres de la famille de Nevers, de Central-Falls et de Woonsocket, assistaient à cette apothéose d'un des leurs que certaines médiocrités envieuses ont poursuivi de leur haine impuissante jusque dans la tombe.

La partie musicale du programme a été aussi des plus appréciées.

Bref, on a rarement passé à Woonsocket une aussi agréable soirée.

—Note.— On trouvera dans une autre page de notre numéro de ce jour, la 3e, le texte de l'admirable conférence de Henri d'Arles.

De "l'Indépendant" du 28 octobre 1908

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

L'admirable conférence de Henri d'Arles sur "Edmond de Nevers, le penseur et l'artiste," rend justice à la mémoire du grand écrivain canadien, disparu prématurément de la scène du monde.

Le texte de cette conférence, paru dans notre numéro d'avant-hier, a été très apprécié, et nous avons reçu des félicitations et des remerciements pour l'avoir mis sous les yeux de nos lecteurs.

Edmond de Nevers, soit dit en passant, a laissé des œuvres qui survivront à la plupart des ouvrages historiques et littéraires publiés au Canada depuis un siècle.

Dans sa conférence de dimanche dernier, Henri d'Arles s'est montré aussi fin critique littéraire qu'il est styliste impeccable, et son travail fera la délectation des lettrés et des intellectuels.

C'est avec des essais comme celui-là qu'on affine l'esprit du public et qu'on inspire le goût du beau dans les lettres et les arts.

De "l'Indépendant" du 30 octobre 1908.

ECHO DE LA CONFERENCE

D'HENRI D'ARLES .

Je ne m'attends pas que le bonheur me tombe jamais tout à coup comme une grosse pierre météorologique ; je ne crois pas en ces gros bonheurs tout d'une pièce, et s'ils existent, je n'en veux pas, ils n'auraient qu'à m'écraser de leur poids trop lourd.

Je suis de ceux qui croient que le bonheur se compose d'une infinité de joies petites et grandes, de plaisirs variés et simples. De plus, il m'a toujours paru, depuis ma plus tendre enfance, que parmi ces joies, les plus vives me viennent par la malle. Ce matin, j'ai eu une nouvelle preuve de la justesse de cette croyance en lisant la superbe conférence d'Henri d'Arles.

Quelle belle page ! Et combien je suis reconnaissante à "l'Indépendant" de l'avoir publiée en entier. Un pareil régal littéraire ne nous est pas souvent servi, et j'envie les gens de Woonsocket qui se sont assis à ce banquet intellectuel.

Combien elle nous repose, cette fière page, de toutes les invectives de la campagne politique ! Combien elle nous élève audessus de toutes les mesquineries du jour !

Elle chante une de nos gloires littéraires les plus belles en un style châtié et impeccable, elle nous prêche le patriotisme, l'amour des nôtres et l'encouragement que nous leur devons. Elle ouvre à nos intelligences éblouies les portes de ce royaume incomparable de la Pensée.

Je n'ai jamais tant regretté que ma plume soit si peu exercée, si ignorante qu'en ce moment où j'aurais voulu lui faire écrire toutes les délices que j'ai éprouvées pendant la lecture de cette conférence.

Fall River n'avait toujours été pour moi, jusqu'à ce matin, qu'une ville de manufactures et de cheminées ; il me semblait qu'il

ne pouvait en sortir autre chose que des balles de cotons ou de la fumée. Je ne penserai plus ainsi à l'avenir. Je sais maintenant que les plus belles fleurs littéraires y germent, y poussent, y éclosent, et sont réunies en gerbes magnifiques. Je sais que l'Art y est cultivé, qu'il y a des apôtres.

Merci, monsieur d'Arles, pour la joie très vive que vous m'avez donnée ; merci pour les leçons que j'ai puisées dans votre bel ouvrage, merci !

Que ne venez-vous répéter à Providence cette belle conférence ! Les Canadiens vivent ici dans une Béotie affreuse d'où nul ne semble soucieux de nous tirer. Qui sait que les accents de votre voix ne nous réveilleraient pas de la léthargie mentale dans laquelle nous sommes plongés ?

J'espère......

BLANCHE-YVONNE

Mardi, le 27 octobre 1908.
Providence, R.-I.

Extrait d'une lettre du R. P. Lamarche, O. P. - D. D.

...."Vous avez semé votre conférence de pensées fortes où votre talent mûri se déploie en vigueur, comme vous dites parfois : "Votre opinion sur de Nevers est venue confirmer et compléter la mienne. C'est la première étude sérieuse parue en Amérique sur le grand compatriote"....

fr. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Extrait d'une lettre de

Monseigneur O. E. Mathieu, P. A.—C. M. G.—Ex-Recteur de l'Université Laval de Québec:

Mon cher ami,

....J'ai reçu le journal que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai lu, avec le plus grand plaisir, la jolie conférence que vous avez donnée. M. de Nevers ne pouvait avoir d'admirateur plus habile. Vous parlez d'un artiste en artiste ; et comme celui-ci est doublé d'un prêtre, la charité met en tout cela une couleur de bon aloi.

Je vous avoue que je suis loin de désirer que sa prophétie se réalise, et j'espère bien mourir avant de voir notre cher Canada annexé aux Etats-Unis. Je suis un optimiste et je trouve idéal notre état social. Tout changement, d'après moi, serait un désastre pour nous, Canadiens-Français. Dans cet immense tout de l'Amérique du Nord, nous serions enfouis, engloutis, anéantis. Maintenant, au contraire, nous jouons un rôle au Canada, on est obligé de nous regarder comme un facteur important, nous jouissons d'une liberté parfaite, et notre plus grand défaut, c'est de ne pas suffisamment comprendre notre bonheur.

Voilà ma manière de voir, mais, comprenant que je n'ai pas le monopole du jugement, je laisse facilement aux autres la liberté de penser différemment....

Bonjour, mon cher ami, comptez toujours sur mon inaltérable attachement.

O. E. MATHIEU, Ptre.

Québec, 1er novembre 1908.

Lettre de M. l'abbé Camille Roy (Licencié ès-Lettres, Paris)—Titulaire de la Chaire de Littérature française à l'Université Laval de Québec—Membre de la Société Royale du Canada :

Bien cher ami,

Cordial merci pour l'envoi de ta conférence sur ce pauvre de Nevers. Tu l'as bien fait revivre devant ton auditoire de Woonsocket, et je suis sûr qu'il est content—car il t'a entendu—de cette belle page que tu lui as consacrée.

J'ignorais ces stances en prose "*Sur le Chemin de la Mort*" que tu rappelles et que tu cites si à propos. C'est joli, et presque pieux, et cela est bien de notre ami, dont l'âme fut tour à tour si artiste, si mystique et....si bizarre.

Avec mon meilleur souvenir

CAMILLE ROY, Ptre.

Extrait d'une lettre de M. J. E. Prince, Docteur en Droit, Professeur d'Economie Politique à l'Université Laval de Québec.

Québec, 30 octobre 1908.

Cher ami,

Je viens de lire et de savourer votre admirable conférence sur Edmond de Nevers. C'est tout à fait cela....Votre conférence est

une de ces choses qu'on n'entend jamais ou presque jamais, pour la raison que, pour en faire de telles, il faut trop de compas dans l'œil et trop de couleurs au pinceau!—Elle est délicieusement intéressante à tous égards. C'est un petit chef d'oeuvre que la littérature canadienne ferait bien de conserver. Je n'en connais pas une dans le genre qui l'approche.

Et comme cet *In viâ mortis* est émouvant! L'avez-vous tout reproduit? Cette manière, évidemment, n'est pas du pays. Je ne sais rien qui y ressemble comme ton.

Je vous remercie donc de tout coeur de l'amabilité que vous avez eue de m'envoyer cette causerie si admirablement belle....

J. E. PRINCE

Lettre de M. l'abbé Emile B. Gauvreau :

Mon cher ami,

J'étais anxieux de vous entendre traiter un sujet aussi délicat que celui de Edmond de Nevers : vous l'avez fait de main de maître, et je tiens à vous en féliciter bien chaudement.

Les *lauriers* vous attendent à Ottawa, si vous êtes aussi heureux dans votre conférence sur Fréchette. Là vous pourrez faire vibrer la corde poétique et patriotique—sans que *personne ne mette de dièses à la clef.*—

Seulement, d'aucuns n'ont pas aimé vos remarques sur l'annexion ; et moi, qui honore Lîncoln, à l'égal d'un demi-dieu, je n'ai pu accepter ce que vous dites de ses intentions politiques au sujet de l'esclavage. Lisez donc la vie de Lincoln par *Miss Tarbell,* vous le verrez sous un tout autre angle.—Mais, je ne vous conseillerais pas d'aller redire ceci aux gens de l'ouest : il y aurait émeute ce soir-là!

Vous me pardonnerez bien ma franchise quand vous savez qu'elle vient de l'amitié et de l'admiration que je porte à Henri d'Arles.

Dans un bouquet de tant de belles roses (american beauties), il peut se faire qu'une ou deux épines aient été oubliées qui blessent un peu la main.

Je demeure votre tout dévoué ami,

EM. B. GAUVREAU,

94 Carrington Ave., Woonsocket, R. I.

29 octobre 1908.

J'ai répondu comme suit à mon aimable correspondant:

"Je vous remercie de votre billet, vraiment trop flatteur.... Quant aux réserves de détail, que vous voulez bien faire, je désire seulement faire remarquer que, soit à propos de l'annexion, soit au sujet de Lincoln, je crois m'être gardé suffisamment de dire mon sentiment personnel. J'ai tâché de traduire la pensée de de Nevers sur tous ces points, sans prendre ouvertement parti pour ou contre. Dans tous les cas, votre appréciation de mon travail est très, trop élogieuse, et non moins sincère, sans aucun doute"....

—J'ajouterai, puisque l'occasion s'en présente, que, pour ce qui est de la guerre de sécession et de sa cause essentielle, je suis intimement persuadé que c'est de Nevers qui a raison, quand il affirme et prouve que cette guerre fut avant tout *politique*. Et toutes les Misses Tarbell du monde ne peuvent rien contre la vérité *historique*.

Extrait d'une lettre de Madame Marie B. de Nevers (mère d'Edmond de Nevers.)

Central Falls, 2 novembre 1908.

....C'est, pour nous tous, une bien grande joie de voir revivre (quand tous semblaient l'avoir oublié,) le souvenir de ce cher enfant, évoqué avec tant d'éloquence et de sympathie ! Si nous sommes heureux de votre grand succès, ce n'est pas seulement pour nous et le cher disparu, mais encore pour celui dont le magnifique travail, inspiré par une noble tâche à accomplir, méritait bien cette récompense.

Moi, c'est avec mon coeur de mère que je vous ai apprécié, gouté, et que je vous remercie ! Et, permettez-moi de vous dire que depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, surtout depuis cette belle conférence, je ne puis évoquer le souvenir de ce cher Edmond sans y associer le vôtre ...

MARIE B. DE NEVERS.

Extrait d'une lettre de Madame Rita Bernard :

....J'ai été très honorée de l'envoi de la belle conférence sur Edmond de Nevers, et je suis heureuse d'avoir l'occasion d'offrir au

brillant conférencier, avec mes remerciments et mes félicitations, l'expression de la grande admiration que je lui ai vouée, il y a déjà longtemps....

RITA BERNARD

Montréal, ce 5 Nov. 1908.

---

24 rue Cushing, Providence, Rhode Island.

A Monsieur Henri d'Arles,

Fall River, Mass.

Monsieur,

J'ai fait une bonne action ce matin, et je suis contente de moi. Mais comme le mérite de cette bonne action vous revient en majeure partie, il est juste que vous partagiez ma satisfaction intime.

Je me suis rendue à la bibliothèque publique pour voir si le livre de de Nevers y était, et m'étant assurée qu'il ne figurait pas au catalogue, j'allai prier le bibliothécaire de vouloir bien en enrichir l'institution. Je lui ai raconté la belle conférence que vous aviez faite sur l'écrivain de Central Falls ; j'ai essayé de lui en peindre tout le charme, et je suis partie avec l'assurance que le livre de de Nevers ornerait sous peu un des rayons de la section française.

Vous voyez, Monsieur, que votre conférence a porté des fruits, puisque j'ai voulu, suivant en cela votre exemple, aider moi aussi à faire connaître au pays un de ses plus brillants enfants.

B. Y. LEROUX.

Lettre de Sir François Langelier, J. C. S.

Cour Supérieure de la Province de Québec.

Québec, 9 novembre 1908,

Mon Révérend Père,

Il y a quelques jours je recevais un numéro de *L'Indépendant* de Fall River, et en l'ouvrant, je vis qu'on avait marqué, pour y attirer mon attention, une conférence de vous. J'ai commencé de la lire, et je l'ai parcourue sans m'arrêter, tant je l'ai trouvée intéressante. Je vois que vous avez bien connu ce pauvre de Nevers, dont j'estimais tant le talent et le caractère. Sa mort prématurée a été une bien grande perte pour les lettres canadiennes. Lorsqu'il s'est vu condamné à mourir, il aurait pu dire, comme André Chénier, en montrant son front : il y a pourtant là quelque chose dont mon pays pourrait trouver son profit.

Bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, permettez-moi de vous féliciter d'avoir fait cette conférence, qui constitue un morceau de littérature d'une grande valeur. Si, comme je le souhaite, vous venez à Québec, veuillez me le laisser savoir, et je m'empresserai d'aller vous serrer la main. Je suis presque voisin des R. P. Dominicains, et l'un de leurs amis.

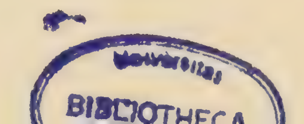
J'ai l'honneur d'être, mon Révérend Père, votre très-obéissant serviteur,

F. LANGELIER

Couverture papier carton gris-perle, des manufactures de Mittineague (Mass.)—Cela est est inscrit comme suit au catalogue :

" Rhododendron—Mist Gray—Telanian Finish—20½ x 25—no. 801. Code, Picus.

L'encre violette est la "*Royal Purple*" de chez Geo. H. Morrill-Co.—Boston.



Cy-finist d'imprimer

le

qvatorzième jovr de novembre

an dv Seignevr mil nevf cent hvit

L. J. Gagnon

Fall River

Mass.

HENRI D'ARLES

Edmond de NEVERS

LE PENSEUR ET L'ARTISTE

Henri D'Arles

EDMOND DE NEVERS

